

Poésie

# Dauphins ivres

La chronique  
de  
Dominique Grandmont

**D**ANS les « Cahiers grecs » que publient les éditions Desmos à Paris, Michel Volkovitch poursuit, avec la patience et le courage qu'on lui connaît, une entreprise de traduction de la poésie grecque contemporaine qui lui vaut une attention méritée. Parmi les derniers titres, on remarque Dimitris Kraniotis, poète rare, verbe altier — « dauphin ivre » d'une sorte de négativité mystique qui célèbre, un peu à la manière d'un Cavafis jeune qui aurait lu Elytis, les « fleurs de l'absence ». Un symbolisme exacerbé, incantatoire, laisse de belles traces de

son éblouissement sur la page : « Un chien aboyant / mordit la lune / pas de sang sur la plaie / rien que le disque noir ». Autant parler d'une purification par l'extrême, où l'exception, l'excès même, refondent la règle. Le grand écart, dû à l'exil parisien volontaire de cet encore jeune auteur — lui permet quand il écrit ce retour incisif sur sa langue décapée par la solitude. Une démarche personnelle, et un auteur qu'on n'oublie pas.

Kiki Dimoulas, son aînée d'une génération, entend aussi « se cultiver de ruines ». Sa parole est plus nuancée, moins solaire. Elle joue de son adresse verbale, du flux syncopé du discours, de la contradiction sophistiquée comme des sept voiles de la danse de Salomé. Cela

frappe par l'envergure, comme certaines voix d'opéra qui prennent leur essor au moment où l'on croit qu'elles vont se casser. Kiki Dimoulas ne s'épanche ni ne s'appesantit. Elle passe, pur mouvement. Nous cédon volontiers à ses familiarités entrecoupées d'archaïsmes ou trébuchant sur des mots rares, comme dans les oracles qui « ne disent ni ne cachent mais signifient », suivant la formule d'Héraclite (« Si ça dit, ça ne veut pas dire », commente en écho André du Bouchet, nous voici dans la vraie question).

« Je te salue jamais » allie l'insolite au banal, avive les sensations communes, interroge ou retourne les expressions toutes faites en obéissant au « démon de l'assonance ». Kiki Dimoulas

ausculte la nuit qui l'entoure. Pour elle « le brouillard s'interprète ». L'histoire acquiert une transparence vertigineuse. La pluie l'accompagne. Le deuil aussi, qu'elle analyse avec un humour acide et tendre. En tournant le dos aux optimismes de commande, le poète imagine pour nous comment aller plus avant, malgré cette errance quotidienne à quoi la destinée la contraint. Et cela sans mentir : car même s'il ne brûle pas vraiment, le feu des mots ne s'éteint pas.

DOMINIQUE GRANDMONT

*Dimitris Kraniotis : « Eros étrange étranger » ; ainsi que Kiki Dimoulas : « Je te salue jamais », traduits par Michel Volkovitch, éditions Desmos, coll. Cahiers grecs, 95 francs.*